

LA GARDELLE
(Sophie DRON)
extrait

Éditions du Masque d'Or – tous droits réservés

PROLOGUE

Septembre 1989.

J'AI à nouveau rêvé de Diane et de *la Gardelle*, indissociables et entremêlées dans mes cauchemars, où toujours les mêmes visions, inlassablement, viennent me hanter : les murs de *la Gardelle* en feu, Diane m'appelant dans la nuit.

Cela faisait quelques jours que je ne m'étais pas réveillé ainsi en sueur et le cœur battant à tout rompre, habité par la seule image que j'emporterai maintenant avec moi jusqu'au bout, jusqu'à ma mort : Diane, prisonnière des flammes.

Mais j'ai parfois tellement peur d'oublier son visage, que je me sens presque soulagé de la retrouver, même comme ça.

Ces nuits-là, je n'ai plus qu'à me lever et attendre que le jour fasse de même.

J'allume une cigarette que je ne fume pas jusqu'au bout ; elle se consume lentement dans un cendrier, pendant que je me traîne jusqu'à l'aube du fauteuil du salon à la fenêtre de la cuisine, d'où je regarde sans vraiment le voir, le soleil affleurer la ligne d'horizon puis, s'en arrachant comme à regret, marquer le point départ d'un jour de plus sans elle.

J'ai réintégré mon appartement, mais je m'y sens maintenant comme en transit, sans plus aucun point de repère.

Lorsque je me regarde dans une glace, je me reconnais à peine : j'ai toujours été plutôt mince, mais là, avec tous ces kilos en moins, les yeux cernés, une barbe de plusieurs jours, j'ai une vraie tête de malade.

Fred est passé à plusieurs reprises ; la dernière fois, je ne lui ai pas ouvert et il a menacé d'enfoncer la porte. De guerre lasse, je lui ai dit d'aller au diable, mais il a sans doute raison : je vais finir par devenir fou.

Isa m'a téléphoné, mais je n'ai pas décroché : elle a laissé plusieurs messages que je n'ai pas voulu écouter, puis elle a fini par renoncer. C'est mieux comme ça ; je n'ai plus aucune place dans sa vie.

Isabelle Bélanger pour la scène, Isabelle-Henriette de Bellanger pour l'état civil. Elle est la plus jeune fille de Pierre-Louis-Marie de Bellanger, énième du nom et de Mathilde Fouquet de la Varenne. Ses deux sœurs aînées n'ont pas dérogé à la ligne de conduite familiale et elles ont toutes deux fait des mariages avec particule ; alors, allez savoir pourquoi, peut-être au départ par goût de la provocation, Isa a décidé un jour d'envoyer balader des études de droit pratiquement terminées et, dans la foulée, un fiancé titré avec lequel elle s'ennuyait mortellement, pour se consacrer aux belles lettres.

Les larmes de sa mère et les sermons paternels restèrent sans effet mais, curieusement, ses parents ne lui coupèrent pas les vivres pour autant et, à 24 ans, elle put fréquenter une école de théâtre renommée ; sa présence, sa diction et un peu de chance firent le reste. Trois ans plus tard, elle intégrait une troupe locale, modeste mais dynamique.

Notre première rencontre eut lieu lors d'une autre première : celle de la pièce où elle tenait un rôle certes court, mais déjà, il était plus qu'évident qu'elle sortait du lot. Isa avait décidé de monter sur les planches à l'époque même où je m'étais officiellement lancé dans l'écriture. Sauf qu'elle a l'étoffe pour réussir et que je n'ai plus envie de coucher une seule ligne sur le papier. Ma machine à écrire, devenue maintenant inutile, prend la poussière dans un coin du salon.



CHAPITRE PREMIER

Avril 1987.

C'ÉTAIT Frédéric Boissier – mon meilleur ami, journaliste sportif et, en l'occurrence, cousin du metteur en scène et premier rôle masculin, Félix Fabre – qui m'avait convaincu de venir assister à une pièce intitulée *l'Arrestation*. J'étais toujours à l'affût d'idées nouvelles pour mes romans et le sujet de celle-ci ne pouvait que m'attirer, puisqu'il retraçait les grands moments d'un crime célèbre. Aussi ne me fis-je pas trop prier pour me joindre à lui et à sa petite amie du moment. Les représentations avaient lieu au théâtre historique de la ville, lequel avait bien plus de personnalité et de charme – avec ses sculptures XIXème en façade, même noircies par le temps et les pots d'échappement, son hall d'entrée mouluré, son grand escalier à double révolution, ses confortables fauteuils d'un rouge fané par les ans – que le bâtiment moderne, gris et bétonné du centre-ville se faisant pompeusement appeler *Nouveau Théâtre*. Dans cette auguste salle donc, les jeunes troupes faisaient leurs armes devant un public de vrais amateurs.

Je notai avec un intérêt grandissant que la mise en scène était soignée, les dialogues remplis de trouvailles et la distribution de qualité ; j'appréciai particulièrement la prestation d'une jeune actrice : magnifique blonde, elle attirait les regards mais, aussi et surtout, son jeu très juste était tout à fait prometteur. Elle recueillit d'ailleurs plus que sa part d'applaudissements au tomber de rideau.

Après la représentation et, grâce au cousin Félix, qui reçut nos félicitations avec des mines de grand seigneur, nous eûmes l'insigne honneur d'être conviés à nous joindre aux acteurs pour un dîner tardif organisé dans un restaurant proche. Je fus donc agréablement surpris de pouvoir être présenté à la « Belle Isabelle », ainsi que ses admirateurs l'avaient surnommée.

Si, sur scène, elle n'avait pas le premier rôle, elle était clairement la star de la tablée, au grand dam des trois autres actrices également présentes. Car, en plus de son physique exceptionnel, Isabelle avait une classe naturelle et un vrai magnétisme, auxquels peu d'hommes pouvaient rester insensibles et qui devaient lui valoir l'inimitié de la plupart des femmes. Je lus dans son regard bleu-vert un intérêt qui flatta mon ego et je constatai par la suite qu'elle n'avait, à première vue, aucune attache avec l'un des autres hommes présents. L'un d'eux la serrait bien de près, mais il était manifeste qu'il en était resté, jusque-là, pour ses frais.

Des quelques histoires amoureuses plus ou moins sérieuses que j'avais vécues, la dernière en date avait pris fin voilà un peu de temps déjà : j'avais fait la connaissance d'Alice à la maison d'édition où elle travaillait : après avoir essuyé le refus de deux précédents éditeurs pour mon premier roman, j'étais venu tenter ma chance aux éditions *Floriâme*. Constatant que je ne déplaisais pas à la mignonne et mince brunette aux cheveux courts et aux yeux vifs, chargée de recevoir les auteurs en herbe, je lui fis un peu de charme espérant, sans trop de scrupules, qu'elle placerait mon polar en haut de la pile des livres à présenter à ses patrons. Sur le nombre sans cesse croissant de manuscrits proposés, je savais pertinemment que très peu étaient retenus. Lorsqu'il s'agissait d'un écrivain encore inconnu, c'était carrément un pari à prendre et il n'y avait donc que très peu d'élus. Mais, plusieurs mois plus tard, alors que je n'y croyais plus, Alice me rappela personnellement pour m'apprendre la bonne nouvelle : mon livre avait plu. Elle n'était pour rien dans la décision de me publier, mais je ne l'en invitai pas moins à dîner pour fêter l'évènement, le soir de la signature du

contrat, parce qu'elle était attirante et gaie. C'est ainsi que commença notre idylle. Assez rapidement – trop à mon gré – elle vint s'installer chez moi, bouleversant à la fois mes habitudes de vieux garçon et la décoration très basique de mon appartement. Et ce fut elle qui me quitta, moins d'un an plus tard, affirmant haut et fort ne plus pouvoir supporter tout le temps que je consacrais à mon travail et le peu de cas que je faisais d'elle. Les disputes qu'elle déclenchait de plus en plus fréquemment avaient fini par me lasser et, pour être totalement honnête, la fin annoncée de notre histoire ne me brisait pas le cœur ; ce constat acheva de décider la tempête Alice à aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte. Je retrouvai ma vie de célibataire avec soulagement, voire avec une réelle satisfaction.

Je n'avais pas encore trente ans et je n'envisageais bien sûr pas une vie monastique, même si je n'avais pas eu d'aventure depuis un moment, ce qui désespérait Fred, véritable bourreau des cœurs avec son physique de play-boy yankee. Il changeait si régulièrement de petite amie, que j'avais depuis longtemps renoncé à établir une liste ou seulement même à tenter de me rappeler le prénom de la dernière heureuse élue en date, afin d'éviter tout risque de lapsus malencontreux. Le fait que mon ami ne commettait jamais d'impair me laissait d'ailleurs régulièrement admiratif. J'étais loin d'avoir son palmarès, mais je n'avais pas trop à me plaindre : mon genre taciturne arrivait de temps à autre à séduire ou, au minimum, à émouvoir les filles, ce qui, souvent, revenait au même. Je ne m'attachai guère, plaçant ma liberté au-dessus du reste, tout comme Fred. Cette vie me convenait parfaitement et je ne songeais pas à en changer.

Ma voisine de table, une rousse piquante, sans doute lassée de l'attention masculine dirigée constamment vers la même personne, s'intéressa soudain à moi et s'exclama à voix suffisamment haute pour que la pertinence de sa question ne puisse échapper à qui que ce soit, interrompant les conversations en cours :

– Alors, c'est vrai, tu es romancier ? Mais c'est tout à fait passionnant ! Est-ce que tu écris aussi pour le théâtre ?

La mode, comme souvent dans le milieu des artistes, était au tutoiement. Un peu mal à l'aise d'être ainsi le point de mire de la tablée, je répondis à ma pétulante voisine, sans pouvoir m'empêcher de couvrir sa blonde rivale des yeux, comme à la recherche d'une approbation ; j'avais choisi de me spécialiser dans les romans policiers et je commençais à avoir ce que l'on appelle un petit succès d'estime. Je ne roulais pas encore sur l'or, mais avec quelques articles de pige ici et là et, n'ayant pas particulièrement des goûts de luxe, je tirais une véritable fierté de vivoter bon gré mal gré grâce à ce que j'aimais le plus au monde : écrire.

Isabelle, hiératique, avait allumé une fine cigarette qu'elle fumait avec une grâce consommée, les yeux ouvertement posés sur moi, un léger sourire flottant sur ses lèvres parfaites. De mon côté, je ne songeais même pas à lui dissimuler la fascination qu'elle exerçait sur moi et dire que je tombai sous son charme, serait un doux euphémisme. Nos échanges de regards n'échappèrent sans doute pas à grand monde et surtout pas au très subtil Fred, qui me glissa à l'oreille :

– Tu vas faire des envieux, beau brun ! Félix m'avait pourtant averti que la Belle Isabelle a la réputation d'être en général une forteresse plutôt difficile d'accès. Beaucoup s'y sont cassées les dents. Alors, à ta place, devant de tels encouragements, je n'hésiterais pas une seconde !

Elle était assise presque en face de moi, alors que deux de ses courtisans s'étaient disputés une place à ses côtés. Je pus donc passer le reste de la soirée à échanger quelques mots avec elle au sujet de la pièce, séduit également par sa voix sexy, basse et très légèrement rauque. Je constatai qu'elle possédait une connaissance littéraire assez éclectique, ce qui acheva de me conquérir, si toutefois besoin était. Lorsque nous prîmes congé de la troupe, je n'avais plus que deux idées en tête : découvrir si elle était libre et la revoir absolument, sans

arriver à définir toutefois quelle était la priorité. Je réussis à tenir une seule petite journée avant de me rendre au journal de Fred, afin qu'il m'obtienne du précieux Félix le numéro de téléphone d'Isabelle que, malgré les encouragements de mon ami, je n'avais pas eu le cran de demander à l'intéressée.

Ainsi que je l'espérais, Fred était encore à son bureau à cette heure matinale. Il me fit entrer avec un large sourire et j'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche pour prononcer le prénom si bien porté par celle qui obsédait mes pensées, qu'il sortit de sa poche un petit bristol, avant de me le tendre d'un geste théâtral : il s'agissait justement de la carte de visite d'Isabelle. Je lui lançai un regard interrogateur ; il s'assit tranquillement sur un coin de table et avoua, plutôt goguenard :

– Je peux bien te le dire maintenant : la sublissime Isabelle a appris par Félix que je te connaissais plutôt bien et elle a très vivement émis le souhait que tu sois convié à la première de la pièce. Et comme ce bon petit Génie ne peut rien refuser à une jolie femme... Tout comme moi d'ailleurs !

– Comment ça, elle voulait que je sois invité ? m'étonnai-je. Nous ne nous étions jamais rencontrés auparavant, sinon tu penses bien que je m'en serais souvenu !

– Et pourtant, mon vieux, elle a très clairement insisté pour que je te persuade de venir : trop facile ! Se réjouit-il. Et après le dîner, au cours duquel vous vous êtes mutuellement dévorés... des yeux, elle m'a même fait passer sa carte par Félix, afin que je te la remette sans tarder ! Mais j'avais trop envie que tu viennes à genoux me réclamer ses coordonnées, tu ne m'en voudras pas d'avoir fait durer le plaisir ? Il faut dire que j'avais parié avec moi-même que tu ne tiendrais pas très longtemps. Tout de même, 24 heures, quelle patience ! Je me dois un whisky de 20 ans d'âge ! Allez, ne fais pas cette tête ! Ça va te faire le plus grand bien de sortir un peu de ta grotte. Et puis, heureux veinard, c'est du tout cuit avec cette sirène ! Elle n'a eu d'yeux que pour ta gueule d'ange durant toute la soirée et te fait porter sa carte sur un plateau. Et quel morceau de choix ! Fonce, heureux homme !

Quoique légèrement agacé par ces manigances faites derrière mon dos, j'avais de plus en plus envie d'en savoir davantage sur la sirène en question. Puisque l'on m'y invitait si volontiers, je l'appelai dans la journée et allai la chercher le soir suivant, après une représentation. Mon ami avait tenu à m'assurer qu'après une liaison plutôt discrète avec un acteur de théâtre, elle était actuellement et officiellement libre : il savait que, comme lui, je n'avais pas trop le goût des entreprises périlleuses, c'est-à-dire incluant un mari ou un amant en droit d'être jaloux.

Je frappai à la porte de sa loge : l'arrière du vieux théâtre, qui n'avait jamais été modifié, faute de moyens, était divisé en de nombreux petits espaces, dont la plupart étaient laissés à la disposition des acteurs ; les premiers rôles et les dames pouvaient ainsi disposer de leur propre loge, petit confort très apprécié, cela va sans dire.

– Entre, Thomas !

Je la trouvai encore en tenue de scène – une robe satinée or, très Rita Hayworth – assise en train de se démaquiller face à une glace encadrée de spots lumineux ; elle sourit à mon reflet. La pièce, plutôt exiguë, était loin d'être luxueuse, mais un bouquet de fleurs superbes y apportait une touche d'élégance et de féminité.

Je songeai *in petto* que je n'étais pour elle qu'un admirateur de plus, parmi un parterre vraisemblablement très fourni et, alors qu'elle n'avait qu'à claquer des doigts pour avoir qui elle voulait à ses pieds, elle provoquait un rendez-vous avec un obscur petit écrivain. Devais-je être flatté ou inquiet ?

Je souris intérieurement en pensant au sujet de mon avant-dernier roman : je m'étais amusé à dresser le portrait d'une sorte de mante religieuse humaine, magnifique mais sans pitié, une Barbe-Bleue au féminin, collectionneuse d'homo sapiens faibles de corps ou d'esprit qu'elle accrochait à son volumineux tableau de chasse. J'avais recherché et épluché

dans le détail les quelques rares ouvrages présentant des cas peu ou prou similaires à travers les siècles et dont la plupart relevaient de la psychiatrie : passionnant, instructif et très inquiétant !

**Lisez la suite dans *la Gardelle*
En vente sur ce site**